

Le bas de Tante Vénérande

Autor(en): **Saulière, Auguste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 48

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE BAS DE TANTE VÉNÉRANDE

Le bas de tante Vénérande était célèbre dans le pays. Ce n'était pas non plus un bas comme un autre. Quand elle-même en parlait, et cela lui arrivait souvent, elle avait une façon de dire : « Mon bas, vous savez bien ? mon bas !... » qui signifiait beaucoup de choses.

Jusqu'à cinquante ans, elle travailla, voyagea, trafiqua, acheta, vendit, se levant tôt, se couchant tard, économe comme la fourmi pour mettre sa vieillesse à l'abri de la misère.

On lui demandait en riant :

— S'emplit-il, votre boursicot ?

Elle répondait avec un sourire malicieux :

— Lentement ! très lentement ! Les gens qui vont à pied ne marchent pas aussi vite que ceux qui roulent en voiture. Mais enfin il s'emplira, puisqu'il grossit.

Le jour qu'elle atteignit son demi-siècle, elle répéta la fameuse phrase :

« — Mon bas, vous savez ? mon bas !... »

Eh bien ! ajouta-t-elle joyeusement, il est plein !

— Ah bah !

— La preuve, c'est que je me retire des affaires. J'ai assez secoué la poussière des chemins. Je veux m'amuser un peu, après avoir peiné si longtemps !

Comment ! tante Vénérande allait-elle devenir folichonne, jeter son bonnet pardessus les moulins, gaspiller son argent et scandaliser le village ? C'est lorsqu'elle était vieille et même déjà un peu décrépite qu'elle songeait à rattraper les nuits perdues ! Ah ! la belle galante. Ne ferait-elle pas mieux de soigner ses rhumatismes, ses catarrhes, sa toux et ses autres infirmités ?

Ainsi s'exprimaient en chœur les deux neveux et la nièce de tante Vénérande, tous trois mariés, et qui poursuivirent à l'unisson :

— Venez plutôt chez nous, ma tante. Vous ne vous doutez pas vous-même de toutes les maladies que vous couvez. Nous vous bassinons chaque soir votre lit, même en été ; tisanes, lavements, vous verrez, rien ne vous manquera.

Ils promettaient jusqu'à des lavements pour enjôler la richarde et conquérir le bas de laine ! Ce n'était pas de l'éloquence sacrée, cela : mais on ne pouvait dire plus ni mieux, et il faut approprier les arguments aux situations ainsi qu'aux personnes.

Tante Vénérande ne résista plus ; elle affectait une terrible peur de mourir bientôt, elle semblait par conséquent avoir été touchée au point sensible. Sans cette perspective assurée de clystères à discrétion, peut-être n'eût-elle pas cédé.

Elle s'attendrit, et, comme de juste, elle alla chez Prosper, l'ainé des neveux. Naturellement aussi, elle y emporta son précieux magot avec elle.

Un bas de femme est long, et il en contient, des jaunets ! Prosper, l'hôte heureux de tante Vénérande, ne cessait de rêver louis d'or et se forgeait là-des-

sus, pour l'avenir, une félicité sans pareille.

Mettez-vous à sa place ; ne vous seriez-vous pas considéré déjà comme héritier universel ?

Cinq ans, six ans, sept ans passèrent et tante Vénérande ne s'était pas encore servie une fois de l'irrigateur rafraîchissant, elle menaçait de durer autant qu'un pommier de Normandie.

Prosper commençait à trouver que l'héritage était bien long à venir ! Ce que la vieille célibataire avait mangé, sucé et bu était inconcevable. Elle trompait donc le monde ! Ce n'était pas honnête de sa part. Si elle avait au moins défilé de temps en temps son bas et lâché aux mains de Prosper quelques rutilantes piécettes, à la bonne heure ! il aurait pu patienter. Mais rien, jamais rien, ce n'est pas assez, ma tante !

Tante Vénérande feignait de ne pas entendre, ou bien répondait narquoisement, dans le style imagé des campagnards.

— C'est vrai, je me porte trop bien, j'en ai honte. Mais rassure-toi, je ressemble au feu qui va s'éteindre, je jette mes dernières lueurs.

Or, elle flambait toujours, et même plus brillamment, la mèche, je veux dire la santé de cette satanée parente. Ah ! si elle avait été pauvre, comme on vous l'aurait poussée dans la rue, et sans balai !

— Tenez, ma tante, expliqua Prosper au bout de la dixième année, je ne suis pas complimenteur, mais vous rajeunissez, sur ma parole ! Vous rajeunissez ! Mes soins et ceux de ma femme y sont pour quelque chose. Je m'en réjouis vivement, car je vous aime et je ne souhaite pas votre mort. Mais je me suis ruiné à vous refaire ainsi une seconde jeunesse ; soyez donc raisonnable, et allez vous faire héberger dix autres années chez mon frère Joseph.

— Ta demande est juste, mon neveu, confessa la tante. Je te remercie de tes soins dévoués. Adieu...

Et elle courut à la demeure de Joseph, le bas de laine bien serré dans son tablier de cotonnade bleue.

A soixante ans, on ne peut pas être bien loin de la mort, que diable ! Joseph, qui croyait voir arriver la fortune, accueillit sa tante à bras ouverts.

Cinq ans, six ans, sept ans s'écoulèrent... Mais voyez plus haut, car c'est la répétition exacte du chapitre précédent. Mêmes soins, parbleu ! mêmes bons résultats. A soixante dix ans, tante Vénérande était encore fraîche comme une rose, vaillante devant la souprière, vaillante devant la bouteille : vous auriez juré que l'âge augmentait sa santé.

Joseph fit comme son frère.

— Vous rajeunissez, ma tante. Sur ma parole ! vous rajeunissez... Mais voyez encore plus haut ; son discours ayant été tout pareil à celui de Prosper, je juge inutile de me répéter, car les histoires, il faut n'y mettre que juste ce qu'il faut, comme dans les sauces.

Conclusion : le trésor et la tante, celle-ci portant l'autre, se rendirent à la maison de la nièce Julie.

— Ah ! par exemple, s'écria la jeune femme (jeune ! sous entendu qu'elle ne l'était plus que relativement), ce n'est pas moi qui vous chasserai. Vous refuser un domicile, à votre âge ! Mon frère Joseph n'a pas eu honte ! Vous mourrez ici, ma tante. Je veux vous fermer les yeux, de ma main.

— Je te crois, Julie ! goguenarda la vieille tante, qui n'était pas dupe, allez ! de ces démonstrations. Aussi c'est toi, la meilleure de la famille, qui auras tout, ma petite, ma nièce, tout, ma fille chérie ; c'est toi qui auras tout.

Et Julie se frottait les mains, le cœur gonflé d'espérances dorées. Elle calculait mentalement combien d'années encore ou de mois la tante pouvait vivre. Elle se disait, et avec plus de raison que ses deux frères :

— A soixante dix ans, on n'est pas loin de la mort, que diable !... (Pour la troisième et dernière fois, voir ci-dessus).

Pour un chroniqueur, en vérité, c'est commode d'écrire une histoire comme celle-ci, où les scènes se suivent toutes, aussi semblables que les dizaines d'un chapelet. Sans un accident, elle durerait encore.

Par malheur, tante Vénérande, toujours gaillarde, descendait trop vite les escaliers ; elle fit une chute terrible et on la transporta, râlant, dans son lit.

— Avez-vous écrit votre testament, au moins ? interrogea la nièce, qui pensait déjà tenir le bas de laine.

Tante Vénérande ne répondit pas : mais elle avait conservé toute sa présence d'esprit, et elle riait, au nez de Julie, d'une manière vraiment méphistophélique.

Prosper et Joseph, tout de suite accourus, essayèrent de la faire parler : elle ne rit que plus fort en contemplant la mine effarée des deux frères.

Bref, même trépassée, elle garda sur les lèvres le pli de ce rictus prodigieusement moqueur.

Avez-vous deviné la malice ? On ne trouva ni bas de laine ni bas de coton : tante Vénérande ne laissait rien, le trésor était imaginaire.

Et voilà comment elle avait su se faire choyer et grassement nourrir pendant près de trente années, la vieille coquine.

Après tout, tant de neveux se jouent de la bonhomie de leurs oncles qu'une tante peut bien, en revanche, une fois par hasard, berner la crédulité de ses neveux.

AUGUSTE SAULIÈRE.

Les marieuses.

Il y a partout des femmes dont l'unique préoccupation est de faire des mariages. Le sentiment qui les pousse n'est pas seulement le désir de rendre heureux des gens qui leur sont souvent inconnus ; il y a dans leur manie un vague besoin d'agir, de se mettre en scène, de jouer le rôle d'une fée bienfaisante.